

Désigner et signifier le « savoir » : pour une nouvelle entrée du Vocabulaire des institutions indo-européennes d'Emile Benveniste.

D'Ottavi, Giuseppe

Institut des Textes et Manuscrits modernes, Paris (ITEM, UMR 8132 CNRS/ENS)

Université de la Calabre

giuseppe.dottavi@ens.fr

1 Benveniste un et pluriel

La courbe que dessine l'œuvre d'Emile Benveniste (1902-1976) est décrite, depuis toujours, par des expressions complexes. Aux soucis de présenter ses travaux comme liés en une unité profonde relevant d'un unique point de vue sur les faits de langage, répondent les diverses attitudes des interprètes, les entreprises institutionnelles, les choix éditoriaux qui renouvellent, dans les faits, la séparation entre l'indo-européaniste et le théoricien généraliste. L'exemple traditionnel qu'on trouve dans la littérature critique est celui du grand congrès du CNRS du 1983 (*Benveniste aujourd'hui*, Université François-Rabelais, Tours, 28-30 septembre). Les actes se partagent avec efficacité matérielle en deux tomes : « Linguistique générale » (Serbat 1984) et « Grammaire comparée » plus « Études iraniennes » (Taillardat, Lazard, Serbat 1984).

La perception d'une telle aptitude de l'œuvre du linguiste à la diffraction semble inévitable et se retrouve déjà dans la toute première tentative d'ébaucher la définition d'un « héritage » benvenistien. Dans son allocution prononcée le 8 octobre 1976 (cinq jours à peine après la disparition du linguiste), dans le cadre d'une séance de l'Académie des inscriptions et Belles Lettres, Félix Lecoy (1903-1997), alors son Président, disait :

Comme son maître Antoine Meillet avait façonné la linguistique du premier demi-siècle, il [B.] a façonné celle du second. Grammaire comparée et théorie générale du langage restent, l'une et l'autre, marquées de son empreinte.

D'autres, plus qualifiés que moi, rappelleront quelle a été sa démarche, lucide et rigoureuse, cette admirable alliance entre le sens du réel et l'esprit de système. Ils nous parleront de la vaste œuvre écrite, si diverse et si une, que couronnent, à la veille de la catastrophe, les *Problèmes de linguistique générale*, parus en 1966, et le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, paru en 1969. (Lecoy 1976 : 492)

Le destin du professeur Benveniste, tout comme celui de son œuvre, semble devoir se voir partagé entre l'un et l'autre côté de la rue Saint-Jacques : la grammaire comparée des langues indo-européennes à l'École Pratique de Hautes Études et la linguistique générale au Collège de France.

La lecture que nous proposons ici veut tenter de faire du dernier ouvrage de Benveniste, le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), le lieu dans lequel l'unité, et l'unicité, de son approche aux faits de langage se retrouve toute armée et parfaitement accomplie. Une telle démarche n'est pas nouvelle :

elle a été déjà efficacement argumentée par les interprètes les plus attentifs au côté technique historico-comparatif des programmes de recherche de Benveniste, ayant indiqué les voies d'une continuité substantielle¹.

C'est poursuivant cette même approche qu'on se propose, particulièrement, d'en retrouver les pas à travers l'étude des notes manuscrites témoignant de l'analyse d'une aire terminologique particulière, celle du « savoir », qui n'apparaît pas dans le *Vocabulaire*, mais qui en partage la genèse, le milieu et la méthode².

2 Le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* et ses démarches

2.1 La forme et la méthode

Bien qu'on assiste dans les dernières années à un regain des études consacrées à l'œuvre de Benveniste, il se trouve que le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (dorénavant *Vocabulaire*) ait singulièrement échappé aux regards des derniers exégètes, qui semblent préférer – quant à eux – ne parcourir que l'arc explicitement « généraliste » de ses travaux³. Les raisons en sont apparentes : d'une part le legs le plus fécond que Benveniste a laissé se trouve à la fois dans la quête et dans la révélation de l'enchâssement nécessaire et fatal du *sujet* dans la *langue*, et de celle-ci dans la société ; de l'autre – et parallèlement – il ne faut pas atténuer la constatation que les résultats particuliers de ses analyses portées sur le domaine de l'indo-européen reconstitué apparaissent aujourd'hui généralement datées⁴. On n'a pas manqué, encore, de relever plusieurs faiblesses, même « graves », dans l'une ou l'autre conclusion à laquelle les analyses particulières du *Vocabulaire* aboutissent. Les spécialistes ont détaillé ces fragilités, chacun se penchant sur les manques relevant de son propre domaine d'élection⁵.

Cependant, tous les interprètes partagent leur avis concernant l'attitude tout à fait inédite du projet benvenistien : au-delà des aboutissements, plus ou moins stables, ce sont les questions fondamentales qui sont posées dans le *Vocabulaire*, ces questions qui sont au cœur de l'entreprise indo-européenne dans son intégralité, concernant à la fois les unités de l'analyse, la méthodologie, la hauteur et la légitimité même des opérations de reconstitution et comparaison linguistique. Ce qui fait du *Vocabulaire* le lieu de synthèse de l'œuvre de Benveniste, c'est notamment l'application à la nature historique et sociologique d'une méthode pilotée par un principe *morphologique* construit sur le lien nécessaire entre marque formelle et fonction, entre *forme* et *sens*⁶.

Paru en octobre 1969 – dernier ouvrage dont Benveniste a pu suivre la confection de sa main jusqu'à l'imprimé⁷ – le *Vocabulaire* se compose de cinquante-quatre « chapitres » distribués en six « livres » pour deux volumes (« Économie, parenté, société » et « Pouvoir, droit, religion ») : seul le premier « livre » (« l'économie ») comporte des sections (« bétail et richesse », « donner et prendre », « l'achat », « les obligations économiques »), alors que les autres (« le vocabulaire de la parenté », « les statuts sociaux » et « la royauté et ses privilèges », « le droit », « la religion ») se déploient sans hiérarchisations ultérieures. On n'échappe qu'avec difficulté à l'impression qu'un tel agencement du contenu fasse allusion à une raison empreinte de matérialisme historique : les *infrastructures* d'abord (économie, société), les *superstructures* ensuite (politique, droit, religion)⁸. Un tableau à structure verticale arborescente des langues indo-européennes, une rapide note bibliographique et un triple index (matières, mots étudiés, passages cités) viennent clore le second volume ; les sommaires qui introduisent chacun des

chapitres sont dus à J. Lalot (dont le travail ne s'est pas limité aux éléments paratextuels ; v. ci-dessous). Un tel agencement, joint à l'absence presque absolue d'appareils de notes, indique la destination vulgarisatrice de l'ouvrage, suggérée par Pierre Bourdieu (1930-2002), à l'époque directeur de la collection « le sens commun » des Éditions de Minuit.

L'idée que l'interdépendance étroite entre langue et culture – « l'une des idées maîtresses de Benveniste » (Perrot 1984 : 23) – puisse faire l'objet d'une enquête particulière portant sur la reconstitution des systèmes de notions et menée à travers le champ du *lexique* est le point de départ absolu – semble-t-il – du programme de recherche poursuivi dans le *Vocabulaire*. D'un côté, la perspective du *Vocabulaire* est très exactement soutenue et explicitée par une série d'articles élaborés parallèlement à sa parution⁹, de l'autre on remarquera que la démarche analytique et inductive dont le *Vocabulaire* fait preuve est empruntée ouvertement aux procédés appliqués dans les travaux plus « durs » de grammaire comparée : le fonds commun des sociétés indo-européennes est atteint à travers la mise en place de l'architecture d'une matrice construite – précisément – à travers la restitution de systèmes d'oppositions et qui vise à ne laisser que le minimum de reste, tout comme il arrive dans le travail comparatif des langues. La clé d'une telle opération est subsumée sous le couple « désignation » et « signification » :

Si nous nous occupons du verbe grec *hēgēomai* et de son dérivé *hēgemōn*, c'est pour voir comment s'est constituée une notions qui est celle de l'« hégémonie », mais sans égard au fait que gr. *hēgemonia* est tour à tour la suprématie d'un individu, ou d'une nation, ou l'équivalent de l'imperium romain, etc., seul nous retient le rapport, difficile à établir, entre un terme d'autorité tel que *hēgemōn* et le verbe *hēgēomai* au sens de « penser juger ».

Nous éclairons par là la *signification* ; d'autres se chargeront de la *désignation*. [...]

Les historiens et le sociologues verront mieux alors ce qu'ils peuvent retenir des présentes analyses où n'entre aucun présumé extra-linguistique. (*Vocabulaire* I, p. 10)

C'est la mise en œuvre d'une telle opposition entre « référent » et *valeur* qui permet à Benveniste de s'écarter de la quête des *realia* d'une société indo-européenne historique quelconque pour se livrer à la reconstitution d'un *réseau de valeurs* et donc de *rapports* entre valeurs. Justement en tant qu'attestées par les données lexicologiques, les « significations » – l'objet de l'enquête benvenistienne – s'articulent ainsi en « institutions » :

Le terme d'institution est à entendre ici dans un sens étendu : non seulement les institutions classiques du droit, du gouvernement, de la religion, mais aussi celles, moins apparentes, qui se dessinent dans les techniques, les modes de vie, les rapports sociaux, les procès de parole et de pensée. (*Vocabulaire* I, p. 9)

Cette conception large d'institution rejoint les questions centrales de l'élaboration théorique des dernières années d'activité de Benveniste, questions qui – dans le *Vocabulaire* – sont abordées, pour ainsi dire, de l'autre côté, du côté de la reconstitution de l'indo-européen commun¹⁰.

Telle démarche s'épanouit alors en une application toute originelle de l'interdépendance des approches synchronique et diachronique aux faits de langue. Si la matière du *Vocabulaire* est lexicale et le fruit anthropologique et sociale au sens le plus large, la méthode relève alors rien de moins que d'une démarche clairement empruntée à la grammaire comparée.

Ce geste inédit – dont Benveniste revendique ouvertement la nouveauté¹¹ – aboutit le plus souvent à une mise en question des « fausses évidences » (Lamberterie). L'opposition – pour ne citer qu'un exemple – qu'on institue d'habitude entre les termes latins *porcus* (« porc [domestique] ») et *sūs* (« sanglier [porc sauvage] ») est transférée – à l'aide de l'examen de textes particuliers – sur le niveau de la « maturité » de l'animal (*sūs* serait l'« adulte », alors que *porcus* désignerait le « goret »)¹². Ce mouvement de translation, qui permet de récupérer pour le couple *porcus/sūs* le même système d'oppositions à l'œuvre, par exemple, dans *ouis/agnus, taurus/uitulus* etc. , se retrouve dans l'une des analyses le plus connues – peut-être parmi les plus paradoxales – présentées dans le *Vocabulaire* : celle qui bouleverse la relation communément perçue entre le nom latin du petit bétail (*pecus*) et la désignation de la « fortune mobilière » (*pecunia*)¹³. C'est ainsi qu'une telle véritable mise au jour des oppositions qui courent entre les termes, et leur translation sur un plan nouveau, prend l'air, quasi purificateur, d'une harmonie regagnée.

Ce procédé, qui vise d'abord à la localisation et ensuite à la re-articulation des relations structurelles à l'œuvre sur un même champ noétique et lexicologique, se retrouve dans l'analyse de l'aire terminologique du « savoir » telle que nous parvenons à l'entrevoir à travers les notes manuscrites destinées à la préparation des leçons des deux dernières années au Collège de France.

2.2 L'origine et les « autres » dernières leçons

Des premières notices concernant la fabrication du *Vocabulaire* se trouvent déjà dans les appareils paratextuels. L'« avant-propos » nous informe que :

Le présent travail a été préparé par plusieurs séries de leçons données au Collège de France et que M. Lucien Gerschel a bien voulu recueillir. Nous avons très profondément remanié, souvent récrit entièrement cette première rédaction, à laquelle de nouveaux développements ont été ajoutés. Certaines parties avaient fait antérieurement l'objet d'articles plus développés, dont les références ont été données. Pour rendre l'exposé plus accessible, selon une suggestion de M. Pierre Bourdieu, qui a revu tout l'ensemble et nous a fait d'utiles observations, chaque chapitre est précédé d'un résumé. M. Jean Lallot a rédigé ces courts textes liminaires ; il s'est en outre chargé de la mise au point du manuscrit, et il a dressé le tableau des langues ainsi que les index. (*Vocabulaire* I, pp. 12-13)

Pour le travail de L. Gerschel et J. Lallot, F. Bader n'hésite pas à évoquer les figures des élèves de F. de Saussure et leur rôle par rapport à l'élaboration du *Cours de linguistique générale*¹⁴.

Benveniste entre au Collège de France en 1934 comme suppléant d'Antoine Meillet (1866-1936) : « Problèmes de morphologie indo-européenne », « Termes de parenté en i.-e. », « Recherches sur la préhistoire du grec » et « Les noms de nombres et les systèmes numéraux » sont les titres des premiers cours professés. Le 26 juillet 1937 il est élu titulaire de la chaire de Grammaire comparée, chaire qu'il gardera officiellement jusqu'au 1972, mais qu'il sera obligé de quitter bien avant¹⁵. Les « Résumé[s] des cours et travaux » rédigés chaque année pour l'*Annuaire du Collège de France* sont des sources précieuses pour faire la lumière sur la teneur de ces leçons. Nous apprenons par là que les cours des dernières années se partageaient entre les « leçons du lundi », consacrées à la linguistique générale, et les « leçons du mardi », consacrées à des sujets divers mais tous ayant trait à des questions spécialisées relevant de la dialectologie, de la grammaire comparée ou de la reconstitution de l'indo-européen, variété

que – dans la dernière période – Benveniste rassemblait sous l'étiquette d'« Études lexicologiques ». Un tel matériau, diffusé sur plusieurs années (à partir au moins de la moitié des années 1940¹⁶) et repris, retravaillé et proposé à nouveau sous forme simplifiée, constitue le fonds du *Vocabulaire*.

Les leçons du dernier cours de linguistique générale professé par Benveniste au Collège de France (1968-1969) ont été tout récemment restituées à travers l'exploitation croisée des notes autographes de préparation aux cours et des prises de notes de certains de ses auditeurs¹⁷. Le rapport paru dans l'*Annuaire* du 1969 en récapitule le déroulement :

Poursuivant, dans les leçons du *lundi matin*, consacrées à la linguistique générale, nos recherches sur la théorie des signes, nous avons rencontré le grand problème posé par Ferdinand de Saussure, celui de la sémiologie, science des signes, science générale dont la linguistique ne serait qu'une partie. « La tâche du linguiste, dit Saussure, est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques ». Ce problème est si complexe que l'examen de ses principaux aspects a occupé le cours entier.

Saussure s'est employé à caractériser le signe linguistique, mais il a renvoyé à la science de l'avenir le soin de chercher « en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent ». Peirce a de son côté consacré à la sémiotique sa vie entière, mais il a abouti à une organisation si compliquée qu'elle est restée inutilisable ; en tout cas, la langue comme telle n'y trouve aucune position spécifique.

Nous tentons de construire la théorie qui manque encore et dont nous ressentons profondément la nécessité. Il ne s'agit de rien de moins, en effet, que de reconnaître et de catégoriser les différents systèmes de signes, de déterminer leurs rapports et de voir enfin comment se définit la sémiologie de la langue.

Notre analyse a pris d'abord pour objet les systèmes non linguistiques, les uns entièrement conventionnels, comme les systèmes des signaux, les autres plus complexes et organisés selon leur ordre propre, comme les systèmes musicaux. Pour le situer et les hiérarchiser par rapport à la langue, nous avons introduit la relation sémiologique d'« interprétance », en posant la langue comme l'interprétant d'autres ensembles qui deviennent ses interprétés.

La langue apparaît donc comme un système distinct. Cette situation particulière est due au fait que la langue – et la langue seule – signifie de deux manières différentes : sémiotique en tant que formée de signes distinctifs, [364] sémantique en tant que capable d'énoncer des messages. Cette propriété explique à son tour le pouvoir métalinguistique que la langue est seule à posséder. (*Annuaire du Collège de France, 69^e année* [1969], pp. 363-364)

Ce résumé peut désormais être mis en regard du texte des sept leçons de « Sémiologie », données, le lundi, entre 2 décembre 1968 et 27 janvier 1969 et reconstitué par les éditeurs¹⁸.

Enfin, nous avons examiné les rapports entre la langue et le système sémiotique constitué par l'écriture. Au terme d'un examen détaillé qui nous a fait parcourir les différents modèles d'écriture attestés dans l'histoire, il nous est apparu que, contrairement à l'idée admise partout, l'écriture ne constitue pas un système distinct. C'est le prolongement ou la projection de la langue même, et donc la même situation à l'égard des systèmes extra-linguistiques. Nous voyons dans l'écriture l'instrument et la manifestation du procès d'auto-sémiotisation de la langue.

Un aperçu des résultats esquissés ici sera prochainement publié dans la nouvelle revue *Semiotica*. (*Annuaire du Collège de France, 69^e année* [1969], pp. 364)

Cette longue et tout-à-fait inédite réflexion sur l'écriture a fait l'objet des leçons du lundi entre 3 février 1968 et 24 mars 1969 : Benveniste y déploie une série de remarques sur le statut de l'écriture envisagée comme système sémiotique « distinct », et particulièrement comme à la fois outil et produit du procès à travers lequel la langue met en œuvre la « sémiotisation » d'elle-même¹⁹.

Ce sont encore les rapports publiés dans l'*Annuaire* qui nous permettent de jeter un regard sur ce qui était en train d'occuper Benveniste et sa classe justement pendant les mardis suivants.

Les études lexicographiques que nous avons présentées dans nos leçons du *mardi* se distinguent à maints égards par leur méthode et leur but de la lexicographie traditionnelle. Nous étudions en principe des lexèmes non isolés, mais en groupe. Que le lien qui les unit soit de forme ou de sens, nous les éclairons les uns par les autres dans leur rapport, soit synchronique, soit historique.

Selon le cas, l'étude peut consister en une description serrée portant sur les emplois de deux lexèmes qui manifesteront ainsi leur coïncidence et leur différence ; ou ce sera une recherche remontant l'évolution jusqu'à découvrir le principe qui a créé des rapports nouveaux entre lexèmes apparentés ou voisins. L'aire choisie a été parfois le domaine entier de la comparaison indo-européenne, parfois une seule langue, le français moderne ; seule la nature du problème déterminant le cadre de l'analyse. (*Annuaire du Collège de France*, 69^e année [1969], pp. 364)

Ici on trouve une source inattendue, expliquant la démarche théorique et méthodologique à l'œuvre dans le *Vocabulaire* et à mettre en parallèle, précisément, avec l'avant-propos de l'ouvrage²⁰. Le rapport se poursuit :

Nous avons ainsi étudié certains termes fondamentaux du vocabulaire économique latin et indo-européen, à partir du rapport entre lat. *pecunia* et *pecus*. On enseigne partout depuis Varron et comme une évidence à la fois historique et étymologique que *pecunia* a désigné d'abord la « richesse en bétail (*pecus*) », puis la richesse en général, la fortune, l'argent. L'examen de l'ensemble des données comparatives en indo-iranien, en latin, en germanique, nous a conduit à rejeter cette explication qui a faussé l'analyse des termes dans chacune des langues considérées. On a pu montrer que la notion initiale est en réalité celle de « possession mobilière » et que le sens de « bétail » résulte partout d'une spécialisation secondaire. Ainsi seulement les rapports formels de *pecus*, *pecunia*, *peculium* redeviennent clairs, et leurs relations de sens reflètent une différenciation sociale que d'autres témoignages, notamment celui du gothique *faihu*, viennent confirmer.

De la portée sociale est aussi l'analyse que nous avons donnée des termes latins *civis* et *civitas*. Contrairement à une notion qui s'est ancrée dans la tradition scolaire et savante, le sens premier de *civis* n'est pas « citoyen », [365] mais « concitoyen ». C'est ce qui résulte des emplois anciens, c'est aussi ce qui accorde *civis* aux termes apparentés, comme skr. *śeva-*. On observe alors que le rapport entre *civis* et *civitas* est exactement à l'inverse de celui qui, en grec, relie *polis* et *polites*. Ce contraste est riche d'implications. (*Annuaire du Collège de France*, 69^e année [1969], pp. 364-365)

L'analyse du couple *pecus* et *pecunia* – mentionnée plus haut – après avoir été présentée à la troisième Indo-European Conférence de l'Université de Pennsylvanie en avril 1966²¹ et avoir été destinée – en version réduite – au *Vocabulaire*²², faisait ainsi l'objet des premières leçons de l'année scolaire ; elle a été suivie par l'examen des termes latins *civis* et *civitas* présent, à son tour – quand bien même en forme

embryonnaire –, dans un paragraphe du *Vocabulaire*²³ mais réservé finalement au volume de *Mélanges* offert à Cl. Lévi-Strauss (1970)²⁴.

L'*Annuaire* du 1969 complète la précision de la teneur des leçons du mardi de l'année 1968-1969 de la manière suivante :

La plupart des leçons ont été consacrées à des termes du vocabulaire scientifique, choisis parmi les plus généraux. Ce vocabulaire a ses sources en grec, d'où il provient par emprunt direct ou par traduction latine. Mais, en grec même, certaines conditions linguistiques en ont permis ou en tout cas favorisé le développement. Nous avons étudié la principale, la catégorie morphologique du « pluriel neutre », dont relève une grande partie de la nomenclature scientifique. Nous avons pris ensuite la notion de « science » dans les langues classiques, et dans les langues modernes. Tout d'abord l'adjectif « scientifique » dont nous avons pu retracer la genèse : il est né en latin, dans la traduction latine d'Aristote attribuée à Boèce qui donne pour la première fois *scientificus*, en vue de rendre l'adjectif aristotélicien *epistemonikos*. Puis le terme *scientia* nous a retenu assez longtemps, pour lui-même et dans ses rapports avec *conscientia*. Ici, plusieurs problèmes ont surgi, qui ont demandé un examen attentif des emplois aussi bien en latin qu'en français. (*Annuaire du Collège de France*, 69^e année, 1969, pp. 364-365)

Alors que les premières lignes évoquent les recherches convergées dans l'article « Genèse du terme “scientifique” », paru cette même année dans *L'Âge de la science*²⁵, on apprend que c'est « le terme *scientia* » et son aire lexicale qui ont fait l'objet des toutes dernières leçons du mardi au Collège de France.

Il se trouve que, parmi les papiers d'Emile Benveniste, hébergés à la Bibliothèque nationale de France, un ensemble de notes manuscrites classées sous la cote Pap.[iers] [des] Or.[ientalistes] 34 (36) témoigne du travail préparatoire de ces leçons²⁶.

L'analyse de ces notes est à même d'étendre, au-delà de l'imprimé, notre connaissance de l'œuvre du linguiste et de contribuer à reconstituer l'image de la dernière période de son activité.

3 « Science » et « savoir » (BnF Pap. Or. 34 [36])

Tout comme les notes sœurs (celles destinées aux leçons du lundi)²⁷, les notes préparatoires des trois dernières leçons du mardi de l'année 1968-1969 au Collège de France se présentent sous divers formats, le plus commun étant la feuille un peu plus courte que notre A4. Elles étaient vraisemblablement rassemblées à l'origine à l'intérieur des trois chemises (désormais démembrées, collées et rangées – tout comme chaque note du dossier – dans un volume unique) portant chacune l'indication de la date et du sujet de la leçon (à côté de l'intitulé « Collège de France 1968-9 / Études de lexicographie ») :

4 mars 1969
sage et savant (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 282)

13^e 14^e Leçon
11 mars 1969
'savoir' (autres expressions)

<leçon empêchée par la grève générale et reportée au 18 mars 1969> (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 303)

25 mars 1969
science et conscience (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 307)²⁸

La séquence de leur classement actuel ne permettant pas d'attribuer les unes ou les autres à l'un ou l'autre ensemble originaire, ce sont ces indications qui nous autorisent à ranger les notes manuscrites présentes dans ce dossier et à les laisser graviter autour de trois pôles argumentatifs distincts. C'est à travers l'analyse de ces traces qu'on arrive à formuler des hypothèses sur la pratique de travail du Benveniste « lexicographe » et à mettre au jour une réflexion ébauchée mais inédite sur une aire terminologique définie.

Une note solitaire, écrite sur une petite feuille volante, fixe ce qui semble un point de départ :

voir sapere > savoir
interesse
et faire photocopie des articles de Wartburg (BnF Pap Or 34 [36], f. 256)²⁹

Dès que le sujet de la recherche est posé (« voir sapere > savoir »), la toute première démarche consiste à rassembler les apports de la littérature critique de référence : plusieurs copies des entrées « Interesse » (ff. 258-260 et 270-272), « sapere » (ff. 261-269 et 273-281), « sciens » (ff. 283-285), « scientia » (ff. 285-289 et 299-300), « conscientia » (ff. 314-15) du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (1922-2002) de W. von Wartburg (1888-1971) se trouvent en effet dans ce même dossier.

C'est à ce point-là, de toute évidence, qu'un certain nombre de notes se produit : des longues listes de termes divers et de citations de textes dans lesquels ces termes se retrouvent signalent manifestement le besoin de Benveniste d'interroger de son propre côté les données linguistiques élémentaires. Ces notes comprennent notamment des listes d'entrées singulières, fonctionnelles à isoler la classe morphologique subsumée par le terme à étudier (dans le cas du f. 294, où le terme « scientia » est sous examen, ce sont les abstraits latins en *-ia* qui sont répertoriés³⁰) et des recueils de citations des textes plus ou moins étendus, qui montrent le terme en objet dans ses conditions d'utilisation : dans le f. 302 c'est la famille du verbe *sapere* qui est en observation, à l'aide de nombreux morceaux tirés d'ouvrages diverses :

[...]
Pl[aute] Ps[eudolus] 662 [[]] sane sapis « tu en juges bien, tu as bien raison »
Pl[aute] Pers[ien] 108 [[]] sapis multum ad genium [[]] « tu t'y entends en savoir-vivre ! »
Pl[aute] Truc[ulentus] 854 [[]] meretrix.. quae sapis in vino ad rem suam / une courtisane qui jusque dans le vin garde le sens de ses intérêts, s'entend à ses intérêts [...] (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 302)³¹

Ces deux typologies (qui comptent les notes les plus nombreuses dans le dossier entier) sont côtoyées par des notes caractérisées par la teneur décidément spécialisée, dans lesquelles de véritables tableaux de correspondances entre les formes historiques et la formule qui synthétise leur origine commune sont dressés (les aires les plus représentées sont indo-iranienne, germanique, balto-slave, grecque et italique). Le f. 306 par exemple présente une mise en parallèle des formes du gothique et du grec (« got. kunnan perf.-prés. kann / pl. kunnun = γινώσκειν / kennen wissen [...]»), tout comme dans les ff. 308 (qui porte l'intitulé « Autres expressions de "savoir" »), 310 (« Wissen-schaft [est construit] sur la base de

l’infinitif ») et 311 (« Weis-heit état du “sage” ; <v.> angl. wīsdōm ») il est le cas des dérivés de la racine i.e. *wid (glosée comme « voir et savoir », f. 308), qui est illustrée encore par les formes du germanique et du grec. On trouve aussi de listes de formes ne relevant que d’une seule langue (comme dans f. 312, qui rapporte une liste de parfaits grecs, ou f. 316 où des passages tirés de Platon montrent l’utilisation particulière de σύνοιδα).

C’est notamment autour de listes de termes et de citations des textes que se font jour les premières remarques à teneur générale : dans le f. 294, en marge de la page, en correspondance d’un court passage tiré des *Commentaires sur la Guerre des Gaules* (« scientia atque usu rerum nauticarum », 3, 8), Benveniste annoté : « l’opposition de scientia et usu a dû contribuer à préparer la notion de science ». De même, en bas d’une autre page couverte des citations qui impliquent les termes « sapiō / intransitif » (illustré par un passage de Caton : « oleum male sapit », *De Agricultura* 66, 1), « sapor », « sapiens » et « sapientia », une note annonce déjà une généralisation avancée : « donc l’idée prédominante est celle d’expérience, d’habileté acquise par l’expérience, la sagesse de celui qui a goûté et qui sait discerner » (f. 301).

La concomitance spatiale de listes de termes (qui n’est pas toujours simultanément temporelle, comme on est porté à le reconnaître à travers l’observation de la disposition et des aspects matériels du tracé), passages rapportés et premières remarques critiques montre non seulement que la conceptualisation s’accompagne volontiers, chez Benveniste, à l’acte scriptural, mais aussi que l’élaboration conceptuelle privilégie le miroir de la page comme lieu de gestation : c’est dans ces pages-là, à côté des listes de formes linguistiques apparentées et des textes qui en permettent l’exploration contextuelle, qu’on voit surgir les premières hypothèses de travail.

Sur le f. 304 (format A4, écrit au stylo à bille à l’encre bleue) est tracée une longue note à l’allure récapitulative :

- 1) On retrouve en germanique dans le rapport entre got. kunnan « savoir » <γυνώσκω> et all. können, angl. can le principe de « savoir faire », comme « capacité de faire », par où on a commencé aussi le « savoir » dénoté par scire.
- 2) La difficulté de suivre l’évolution de ces termes tient partout à ce que la dénotation se transforme à mesure que se développent et se précisent les désignations des opérations intellectuelles.
- 3) La « science », le « savoir » sert de nom d’une part à la connaissance opérative, au savoir technique-empirique, de l’autre à la connaissance générale et théorique, et à la réflexion sur cette notion.
- 4) Interaction et diffusion des termes ou des acceptions entraînent emprunt ou traductions et parfois ~~entrent~~ <entrent> en conflit avec les usages linguistiques antérieures ;
- 5) Importance des critères syntaxiques et des constructions respectives. Le français distingue savoir et connaître en face de l’unique verbe anglais to know.
- 6) La distinction ~~dans~~ connaître/savoir est une lexicalisation de la différence présent/parfait de *weid. Le connaître est un développement, une progression, une acquisition, le savoir est une état, un acquis (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 304)

Chaque point de cette conclusion apparaît comme le précipité du travail figé par les différentes typologies de notes qu’on vient de présenter. La juxtaposition des citations des textes permet la mise en évidence des différentes acceptions des termes à radical commun ainsi que leurs spécialisations par rapport à leurs

diverses utilisations (points 1, 3, 4 [5]), tout comme les longues listes de formes (parfaits grecs, f. 312 ; la racine i.e. *wid, f. 308 ; les analyses étymologiques de l'allemand *Wissenschaft* et *Weisheit*, ff. 310 et 311) préludent à l'observation du transfert des oppositions aspectuelles du verbe du système morphologique au système lexical (point [5,] 6). On peut même remonter aux premiers essais qui ont préparé certains de ces points : sur le f. 296 (une petite feuille d'environ 13 x 20 cm, écrite au stylo à bille noir) on lit :

Ainsi fr. sage qui vient de sapius (à côté de sapidus) est un des adjectifs qui ont préparé ~~un des adjectifs~~ <la liaison> avec scientia, et qui ont conduit à unir aujourd'hui science et savant, d'une part, et à en dissocier sage et sagesse, sans même parler de savoir. En outre la notion a été longtemps subjective : sapere « être sage » « avoir le sens de ses intérêts » (BnF Pap. Or. 34 [36], f. 296)

Finalement, lorsqu'il s'agit de retracer l'émergence de la valeur « intellectuelle » au sein de l'aire lexicologique du *savoir* (point 2), la catégorie de « désignation » (et son pendant implicite : « signification ») est mise en cause. La distinction entre « désignation » et « signification » qui relève, comme on l'a déjà vu, du geste fondateur de la démarche du *Vocabulaire*, est rappelée – par exemple – en ouverture de la leçon de linguistique générale du 17 mars (lundi) lorsqu'il est question du mouvement de repli de la langue sur elle-même, mouvement posé comme condition de possibilité de l'émergence du système sémiotique représenté par l'écriture :

Je voudrais aujourd'hui envisager l'écriture en tant qu'opération et dans ses dénominations. L'opération qu'en tant qu'elle est dénommée. Il y a donc ici un procès linguistique : comment une langue dénomme l'acte qui lui donne expression écrite. Ce que signifient les termes employés, et non pas ce qu'ils désignent, ce que nous savons déjà. C'est une analyse de terminologie qui est instructive si et dans la mesure où nous pouvons distinguer entre la désignation et la signification (Benveniste 2012 : 121)

Le jour suivant, mardi 18 – comme en témoigne l'intitulé manuscrit tracé sur l'une des chemises présentes dans notre dossier (v. ci-dessus, f. 303) – il était justement question d'aborder le « 'savoir' (autres expressions) » : l'usage de l'outil dialectique « désignation »/« signification » joue le pivot du raisonnement de Benveniste, tant lorsqu'il s'agit de présenter (le lundi) une nouvelle théorie de l'écriture sur base métalinguistique, qu'à l'occasion (le mardi) des analyses du fonds des oppositions lexicales à l'œuvre dans l'indo-européen reconstitué.

Si on signale qu'une pareille distribution typologique de notes manuscrites (listes de termes du même type morphologique, citations et remarques ébauchées dans la même page ; tableaux de correspondances entre formes historiques et forme commune reconstituée ; schémas et mise à l'épreuve de formulations) se retrouve dans le dossier pour chacun des trois sujets indiqués par les intitulés des chemises, on peut remarquer qu'une telle variété – ainsi que les démarches qu'elle implique – s'harmonise avec l'habitude de travail du Benveniste des *Problèmes de linguistique générale*³², réduisant – finalement – le « généraliste » et l'« indo-européaniste » à l'unité.

Références bibliographiques

Annuaire du Collège de France. Paris : Imprimerie Nationale / Ernest Leroux

Bader, F. (2013). Compte-rendu de Benveniste (2012). *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 66

- Bader, F., Lazard, G., Lejeune, M. (1979). Emile Benveniste (1902-1976). *École Pratique des Hautes Études, IV^e Section, Annuaire 1977-1978*, pp. 51-77
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard
- Benveniste, E. (1968). Structuralisme et Linguistique. Entretien de P. Daix avec E. Benveniste. *Les Lettres françaises*, 1242 (24-30 juillet), pp. 10-13 (repris dans Benveniste 1974 : 11-28)
- Benveniste, E. (1969). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. 1 : *Économie, parenté, société*. 2 : *Pouvoir, droit, religion*. Paris : Éditions de Minuit (« le sens commun »)
- Benveniste, E. (1970a). Les valeurs économiques dans le vocabulaire indo-européen. In Cardona, G., Hoeningwald, H.M., Senn, A. (édd.), *Indo-European and Indo-Europeans. Papers presented at the Third Indo-European conference at the University of Pennsylvania [21-23 avril 1966]*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, pp. 307-320
- Benveniste, E. (1970b). Deux modèles linguistiques de la cité. In *Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son soixantième anniversaire réunis par J. Pouillon et P. Maranda*, La Haye : Mouton, pp. 489-596 (repris dans Benveniste 1974 : 272-280)
- Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard
- Benveniste, E. (2009). *Essere di parola. Semantica, soggettività, cultura*. Nouvelle traduction italienne d'un choix d'articles de Benveniste (1966 ; 1974), éd. par P. Fabbri, Milano : Bruno Mondadori
- Benveniste, E. (2012). *Dernières Leçons. Collège de France (1968-1969)*, éd. par J.-C. Coquet et I. Fenoglio, Paris : EHESS-Gallimard-Seuil (« Hautes Études »)
- Brunet, É. (2012). Les papiers d'Émile Benveniste. Benveniste (2012 : 175-180)
- Chepiga, V. Eguchi, Y., Fenoglio, I., Lefebvre, J. (2012). Trois types discursifs pour une seule problématique théorique – Le couple conceptuel 'sémiotique/sémantique' dans les manuscrits d'Emile Benveniste. *Actes du 3^e Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2012)*, publié par EDP Sciences (www.linguistiquefrancaise.org), Volume 1, pp. 1057-1071. Disponible en ligne : DOI : <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100133> (consulté le 13.03.2014)
- Emmerick, R. E. (1970). Review : Le vocabulaire des institutions indo-européennes by Émile Benveniste. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, Vol. 33, No. 3*, pp. 636-637
- Fenoglio, I. (2009). Les notes de travail d'Emile Benveniste : où la pensée théorique naît via son énonciation. *Langage et société*, 127, pp. 23-49. Disponible en ligne : URL : www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-1-page-23.htm ; DOI : 10.3917/ls.127.0023 (consulté le 13.03.2014)
- Lamberterie, Ch. (1997). À propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. *Linx*, 9, numéro spécial, pp. 355-363. Disponible en ligne : URL : <http://linx.revues.org/1083> ; DOI : 10.4000/linx.1083 (consulté le 13.03.2014)
- Laplantine, C. (2009). Emile Benveniste et *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes. Le texte étranger (2) Travaux 2006-2008*, éd. par Cl. Joubert, Presses universitaires de Vincennes (« Travaux et documents »), pp. 125-130.
- Laplantine, C. (2011). *L'inconscient et le poème*. Limoges : Lambert-Lucas

- Lecoy, F. (1976). Allocution à l'occasion de la mort de M. Émile Benveniste, membre de l'Académie. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 120^e année, N. 3, pp. 492-493.
- Malamoud, Ch. (1971). L'œuvre d'Émile Benveniste : une analyse linguistique des institutions indo-européennes. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 26^e année, N. 3-4, pp. 653-663
- Milner, J.-Cl. (2008). *Le périple structurel* [2002], Lagrasse : Verdier
- Montaut, A. (1992). La méthode de Benveniste dans ses travaux comparatistes : son discours et son sujet. *Linx*, 26, pp. 109-133
- Ono, A. (2007). *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*. Limoges : Lambert-Lucas
- Perpillou, J.-L. (1970). 59. Benveniste (Émile). Le vocabulaire des institutions indo-européennes. *Revue des Études Grecques*, Vol. 83, N. 396, pp. 534-537
- Perrot, J. (1984). Benveniste et les courants linguistiques de son temps. Serbat (1984 : 13-33)
- Provenzano, F. (2014). L'imaginaire politique de la théorie de l'énonciation. *Langage et société*, 147, pp. 133-150.
Disponible en ligne : URL : http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=LS_147_0133 ; DOI : 10.3917/lis.147.0133 (consulté le 13.03.2014)
- Rabatel, A. (2013). Les relations Locuteur/Énonciateur au prisme de la notion de voix. In Dufaye, L. et Gournay, L. (édd.), *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*, Paris : Ophrys, pp. 207-226
- Serbat, G. (1984) (éd.). *Émile Benveniste aujourd'hui*. Actes du Colloque international du C.N.R.S. Université François-Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983. Tome I. Louvain : Peeters
- Taillardat, J., Lazard, G., Serbat, G. (1984) (édd.). *Émile Benveniste aujourd'hui*. Actes du Colloque international du C.N.R.S. Université François-Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983. Tome II. Louvain : Peeters
- Testenoire P.-Y. Sur la conceptualisation de la langue écrite dans les théorisations linguistiques du début du XX^e siècle. In Lefebvre, J. et Puech, Ch. (édd.), *Les dossiers de HEL : Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, à paraître.
- Vignes, H. (2010). *Bibliographie des Éditions de Minuit. Du Silence de la mer à L'Anti-Œdipe, 20 février 1942-18 février 1972*. Paris : Éditions des Cendres
- Vocabulaire* = Benveniste (1969).
- Watkins, C. (1984). L'apport d'Émile Benveniste à la grammaire comparée. Serbat (1984 : 3-11)

¹ Cf. par ex. Ch. Malamoud (1971), C. Watkins (1984), A. Montaut (1992), Ch. De Lamberterie (1997).

² Ce que nous présentons ici sont les premiers pas d'une étude plus étendue visant à donner – à travers la mise en œuvre d'une perspective génétique textuelle – une cartographie analytique du *Vocabulaire* benvenistien.

³ Les exceptions ne sont pas nombreuses. Parmi les plus récentes : A. Ono (2007 : 185-193 et *passim*), qui interroge le *Vocabulaire* – ainsi que les travaux spécialisés (comme les *Origines de la formation des noms en indo-européen* [1935] et *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* [1948]) – à côté des articles des *Problèmes de linguistique générale* (Benveniste 1966 ; 1974) qui marquent l'éclosion de la notion d'« énonciation », posée au cœur de son enquête ; C. Laplantine (2011 : 194-197 et *passim*), qui dresse un parallèle entre l'opposition « langage

poétique » / « langage ordinaire » et les « structures enfouies » que le travail du linguiste « produit au jour » (*Vocabulaire* I, p. 9) et qui seront, suivant l'auteur, de l'ordre de l'inconscient. A. Rabatel (2013) évoque le second volume du *Vocabulaire* d'une manière remarquablement intéressante : il soutient ce volume cache une « autre conception de l'énonciation » (par rapport à celle qui se définit « à partir du plan d'énonciation personnelle, que Benveniste nomme 'le discours' »), c'est-à-dire une typologie particulière d'énonciation qui se joue « autour des phrases nominales, des proverbes, des énonciations rituelles, des énoncées impersonnels » (p. 209). Le dernier travail qui soit entièrement consacré au *Vocabulaire* est l'article de C. Laplantine (2009), issu d'un cycle de séminaires centré sur la « Diversité des langues et poétique de l'histoire » (2006-2008) par le groupe de recherche *Le texte étranger* (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis).

⁴ En revanche, ce qui ne s'avère pas pour sa « théorie de la racine », énoncée dans les *Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935) et toujours exploitée (à l'aide de petites corrections) comme la plus solide et rentable parmi les hypothèses de travail pour le domaine.

⁵ Cf. par exemple les comptes-rendus de J.-L. Perpillou (1970) pour le grec, R.E. Emmerick (1970) pour l'iranien ou Ch. Malamoud (1971) pour le sanskrit. Les comptes-rendus du *Vocabulaire* pourraient faire l'objet d'une étude *per se* en tant qu'indices du retentissement de l'ouvrage : non seulement, par exemple, on les trouve dans des revues telles que *Language* (Vol. 47, n. 1, 1971, pp. 209-212), mais aussi dans *Latomus* (t. 30, fasc. 3, 1971, pp. 755-762), *Revue belge de philologie et d'histoire* (année 1972, vol. 50, n. 1, pp. 84 – 86), *Antiquité Classique* (t. 39, fasc. 2, 1970, pp. 644-645), *L'Année sociologique* (troisième série, vol. 21, 1970, pp. 226-228 et troisième série, vol. 20, 1969, pp. 512-513), *Ethnologie française* (nouvelle série, t. 1, n. 2, 1971, pp. 93-94).

⁶ V. notamment A. Montaut (1992).

⁷ Le premier volume est achevé d'imprimer le 21 septembre 1969, le second le 23 octobre ; ils sont mis en vente le 5 novembre, tirage ordinaire de 3 000 exemplaires, prix 27 francs (le premier tirage date du 1970 ; Vignes 2010 : 321, 323). Benveniste sera victime d'une « attaque » (*sic*) cérébrale l'après-midi du 6 décembre 1969, ce qui le laissera paralysé et privé de la parole ; cf. désormais la biographie (partielle) longtemps travaillée par son élève G. Redard (1922-2005) restituée dans Benveniste (2012 : 151-174).

⁸ Dans l'une de ses dernières entrevues, Benveniste disait : « Certes, n'est jamais très facile de passer d'un siècle à un autre, ni d'une forme de culture à la suivante, mais je crois que l'époque favorise ces prises de conscience du fait même que tant de valeurs acceptées se trouvent remises en question, et jusqu'aux systèmes de production » (Benveniste 1968 : 13). J.-Cl. Milner (2008 : 139) s'engage dans ce sens : « Je peux en tout cas témoigner du fait qu'en 1958-1959 Benveniste passait pour "très à gauche" ». Il faut ajouter qu'une telle interprétation de la disposition des arguments du *Vocabulaire* n'est pas reçue par certains des exégètes les plus attentifs, comme Ch. Malamoud (1971 : 658) ou P. Fabbri (Benveniste 2009 : XI). En outre, l'agencement des chapitres étant le résultat d'un grand travail en phase éditoriale, on peut même se demander qui en est l'auteur final. Dans un travail très captivant, F. Provenzano (2014) localise et examine suggestions et pressions de l'imaginaire politique contemporaine sur la terminologie linguistique de Benveniste.

⁹ Notamment « Structure de la langue et structure de la société » (1968 ; Benveniste 1974 : 91-102) et « Sémiologie de la langue » (1969 ; Benveniste 1974 : 43-66), ce qui a été efficacement illustré, à la suite de J. Perrot (1984 : 23-25), par Ch. De Lamberterie (1997). Dans ce même sens, cf. aussi le « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963) : « C'est en effet dans et par la langue qu'individu et société se déterminent mutuellement. [...] La société n'est possible que par la langue; et par la langue aussi l'individu [...] En posant l'homme dans la relation avec la nature ou dans sa relation avec l'homme, par le truchement du langage, nous posons la société. Cela n'est pas coïncidence historique, mais enchaînement nécessaire. Car le langage se réalise toujours dans une langue, dans une structure linguistique définie et particulière inséparable d'une société définie et particulière. Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre [...] Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. Or,

comme chaque langue, chaque culture met en œuvre un appareil spécifique de symboles en lequel s'identifie chaque société », Benveniste (1966 : 25-30). Des manuscrits appartenant à la même « période d'écriture » (1968 et 1969) sont analysées par V. Chepiga, Y. Eguchi, I. Fenoglio et J. Lefebvre (2012).

¹⁰ Cf. l'entrevue du 1968 déjà rappelée : « Tout ce qui est du domaine de la culture relève au fond de valeurs, de systèmes de valeurs. D'articulation entre les valeurs. Eh bien ! ces valeurs sont celles qui s'impriment dans la langue. Seulement c'est un travail très difficile de les mettre au jour, parce que la langue charrie toute espèce de données héritées ; la langue ne se transforme pas automatiquement à mesure que la culture se transforme. Et c'est justement ce qui fait souvent l'éventail sémantique », Benveniste (1968 : 12), à mettre encore en regard – par exemple – de l'avant-propos du *Vocabulaire* : « Le point de départ est généralement choisi dans l'une ou l'autre des langues indo-européennes, parmi les termes dotés d'une valeur prégnante, et autour de cette donnée, par l'examen direct de ses particularités de forme et de sens, de ses liaisons et oppositions actuelles, puis par la comparaison des formes apparentées, nous restituons le contexte où elle s'est spécifiée, souvent au prix de restituer les ensembles que l'évolution a disloqués, de produire au jour des structures enfouies, de ramener à leur principe d'unité les divergences des emplois techniques, et en même temps de montrer comment les langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et rénovent leur appareil sémantique », *Vocabulaire I*, pp. 9-10.

¹¹ « nous ne voyons guère de travaux antérieurs auxquels nous aurions pu confronter nos propres raisonnements. Tout ce que nous disons provient d'études de première main sur les faits utilisés. », *Vocabulaire I*, p. 12.

¹² *Vocabulaire I*, pp. 27-36.

¹³ *Vocabulaire I*, pp. 47-61.

¹⁴ Bader, Lazard, Lejeune (1979 : 55). Une note « Sur la genèse du *Vocabulaire des institutions européennes* » par J. Lallot est déposée sur le site de l'*Institut des Textes et Manuscrits modernes* (ITEM, Paris) parmi les « Ressources en ligne » de l'équipe *Génétique du texte et théories linguistiques* : http://www.item.ens.fr/fichiers/Theorie_linguistique/VocInstIndoEurop.pdf (consulté le 13.03.2014). Le même J. Lallot a fait don à la Bibliothèque nationale de France d'un manuscrit partiel annoté du *Vocabulaire* (v. l'annonce sur la *Revue de la Bibliothèque nationale*, n. 3, 2^e année, mars 1982, p. 49). Catalogué Pap.[iers] [des] Or.[ientalistes] 73, ce document témoigne de la longue et complexe fabrication de l'ouvrage et – avec sa contrepartie (Pap. Or. 30 [7]) – est l'un des premiers éléments qui rendent possible l'étude proprement génétique du *Vocabulaire*.

¹⁵ Cf. ci-dessus, n. 7.

¹⁶ F. Bader dans Bader, Lazard, Lejeune (1979 : 55).

¹⁷ Benveniste (2012) ; cf. Bader (2013).

¹⁸ Benveniste (2012 : 57-88).

¹⁹ Benveniste (2012 : 89-135) ; cf. les remarques de J. Kristeva dans le même volume (pp. 22-30). P.-Y. Testenoire (à paraître) offre, avec le panorama des réflexions des linguistes français entre XIX^e et XX^e siècle concernant la « langue écrite », des contre-points utiles à mettre en perspective la position benvenistienne sur l'écriture.

²⁰ *Vocabulaire I*, 7-13. Cf. par exemple ci-dessus, n. 10.

²¹ Benveniste (1970a).

²² « Le bétail et l'argent », *Vocabulaire I*, pp. 47-61.

²³ *Vocabulaire I*, p. 367.

²⁴ Benveniste (1970b).

²⁵ Vol. 1, janvier/mars 1969, pp. 3-7, repris dans Benveniste (1974 : 247-253).

²⁶ Les papiers que Benveniste a légué par testament à la Bibliothèque nationale couvrent presque une quarantaine d'années – de 1930 jusqu'à la fin des années 1960 – et comprennent des notes de lecture, de prises de notes aux cours de maîtres (J. Vendryès et A. Meillet, particulièrement), notes préparatoires à ses propres cours (École Pratique des Hautes Études et Collège de France), différentes versions de ses articles publiés, de la correspondance. Ce fonds – estimé aujourd'hui à 30 000 feuillets environ – se développe en 32 boîtes et 7 volumes reliés, la grande partie catalogués entre les cotes Pap. Or. 29 et Pap. Or. 63 du fonds manuscrit de la Bibliothèque nationale de France. Les archives du Collège de France et l'Université de Fairbanks (Alaska) abritent d'autres papiers benvenistiens. Un dernier état des lieux des fonds Emile Benveniste a été dressé par E. Brunet (2012).

²⁷ Cf. Benveniste (2012 : 51-53).

²⁸ Code de transcription : <ajout>, ~~barré~~, souligné, [*intégration conjecturale*], [[*blanc/espace*]].

²⁹ Note écrite au stylo à bille rouge (sauf la première ligne, qui est à l'encre bleue).

³⁰ « *adulescentia / patientia / potentia / praesentia / prudentia / sapientia / sententia / confidentia / benevolentia [...]* » (f. 294), entrées tirées (ou simplement inspirées) – tout vraisemblablement – du *Thesaurus Linguae Latinae* (le nom de [Manu] Leumann est cité).

³¹ En effet, le feuillet 302 ne rapporte que des exemples tirés de Plaute. Dans ce cadre, la prédilection pour la littérature théâtrale (et la comédie notamment) signifie l'attitude du linguiste d'interroger – autant que possible – le *parler vivant*, ce que Plaute permet plus que d'autres auteurs latins.

³² Tel qu'il est identifié, par exemple, par I. Fenoglio (2009). Une bonne partie des dossiers de genèse reconstitués à travers les archives dispersées est à même de comporter : un ensemble de notes manuscrites éparses sur supports assez variés ; un *brouillon* clos, facilement identifiable, mis au propre et numéroté par Benveniste ; une *mise au net* de ce brouillon, prêt pour le travail du dactylographe (on peut trouver même un jeu d'épreuves, corrigées ou non, ainsi qu'un exemplaire de l'article imprimé).